

Et toi, lieu d'honneur et de gloire à jamais,
Mince passage thessalien, où la Perse
Et le destin eurent de moindres forces
Qu'une poignée d'hommes de cœur libres et justes ! Il
me semble que ta brousse
Et ta pierre et ton onde et tes montagnes content
D'une voix seule au promeneur
Comment des troupes invaincues
S'effondrèrent les guerriers fidèles à la Grèce, comment
leurs corps
Jonchèrent la rive
A perte de vue. Alors, traversant
L'Hellespont fuyait Xerxès
Aussi couard qu'il fut féroce et dont les descendants
Se rirent ; puis, observant
Les airs, la plage et la terre, montait Simonide
Sur Anthéla, cette colline
Où mourir
Délivra de la mort pour toujours l'armée sublime.

Et l'une et l'autre joue baignées de larmes,
Le souffle court, sous la poitrine, et vacillants les pieds,
Lui de chanter, tenant la lire dans ses mains :
Béatissimes vous, qui offrîtes le sein aux lances ennemis
par amour d'elle, qui
Vous fit exister sous le jour de Soleil ; vous que la Grèce

Vénère et que le monde admire. Quelles
Passions suprêmes conduisirent
Vos âmes jeunes vers les armes, les dangers, le destin
cruel ?
Je vous demande, fils : mais comment se peut-il
Que votre dernière heure
Vous parut si aimable, lorsque tous, riant, vous avez
couru vers
Le trépas, malheureux et terrible ?
Chacun de vous semblait non pas
S'avancer vers la mort, mais rejoindre une danse
Ou un festin splendide : et pourtant le Tartare, noire
bânce, vous attendait
Et dans son fond le fleuve mort ; et vos épouses
Ni vos enfants
N'étaient proches de vous, quand, sans que nul
Ne vous pleure ni apaise
Par des baisers, vous mouriez dessus la dure grève.

Mais non sans que les Perses ne se vissent infliger un
châtiment atroce
Et qu'à jamais les torturât l'angoisse. De même que
Le lion, au milieu
De telle troupe de taureaux, tantôt bondit
Sur la croupe de l'un
D'entre eux, puis

COLLECTION TURINOISE
A L'ITALIE LEOPARDI

Lui cave le dos de ses crocs, tantôt lui mord
A pleines dents le flanc, tantôt la cuisse, ainsi
La colère des coeurs grecs et la vertu se déchaînèrent
Sur la cavalerie des Perses. Il te faut voir, là, les destriers
que l'on renverse,
Donc atterrés les chevaliers, et voir des vaincus
La fuite qu'entravent les chars et les tentes détruites ; et
voir
Comme il détaile le premier, ce tyran pâle, échevelé ; et
voir enfin les Grecs,
Imprégnés, maculés de ce sang de barbares, les héros,
Cause de maux infinis pour les Perses,
Succombant à leurs plaies,
Peu à peu s'effondrant les uns dessus les autres.
Puissiez-vous vivre, vous vivrez :
Béatissimes vous, aussi tard
Que mots ce monde aura pour dire
Ou écrire une histoire.

Seront arrachées de leur ciel
Les étoiles, tomberont dans la mer et, allant
S'éteindre sur le fond, siffleront avec stridence, mais la
mémoire
De vos exploits, l'amour
Que vous portent les hommes encor n'auront passé ni
même

Faibli. Votre tombe est sacrée ; ici
Viendront montrant à leurs enfants les mères
Les marques belles de votre sang, hommes bénis, et me
voici
Au sol me prosternant, baisant l'herbe et les pierres qui,
d'un pôle
A l'autre de la terre, auront les louanges, les honneurs,
sempiternellement. Puissé-je
Être avec vous, moi aussi, là-dessous, ce sol noble,
je voudrais tant
Qu'il soit mou de mon sang, ainsi qu'il l'est du vôtre.
Mais, si le destin
N'est pas
Tel et ne consent que moi, écroulé sur le champ de
bataille,
Pour la Grèce je ferme les yeux et qu'ils scintillent
Dans l'agonie, puisse du moins avec l'accord des cieux
La modeste renommée
De votre chantre tenir, auprès des gens à venir,
Aussi longtemps que votre gloire va durer.

Vers la mort multitudes de peuples.
L'Ère antique, où se pressaient pour leur patrie
Basée par la chance, adorable, bénie
la rends.

Et nourricier, la vie qu'un jour tu m'as donnée, ici je te
Prononcer celle phrase dernière : Pays natal
De quelconques autres gens, celui ne pouvant donc
quelconques

Ni pour ses chers enfants, mais par les ennemis
Non pas pour le sol de ses pères, pour sa femme dévouée,
d'une guerre,

Terre que l'Italienne. Pauvre celle mourant tue lors
Brandis au service d'une autre
Présences divines : les aciers sont par les nôtres
Luttent-ils dans ces plaines ? Je vous appelle à l'aide,

Aventure ? Au nom de quoi les jeunes Italians
vers l'incertitude

Le cœur de tourner ces lieux ébranlés de ton regard
Null'écoufort ? N'as-tu pas même
très-tu

Come des lumières de foudre entre les brumes. N'en
aussi des épées

Poussière, choses qui fument, et tout cela ondole et
De chevaux, soldats à pied,

Je crois, le spectacle emmèle

Italie, écoute-moi. Souis forme de vision me vient,
Faire la guerre dans d'autres pays. Attention,
armes d'amour,

D'armes et chars, voix et tambours : ils sont partis, tes fils
Qui sont tes fils ? J'entends les sons

D'Itrale notre lande pour y aride comme flammes.
Toi, mon ciel, fais que mon sang chaque poitrine gagne
Et combattre et moi seul jusqu'à mourir ne pas les rendre.
je vais moi les prendre

Qui te défende ? Ici les armes, donnez les armes : seul
personne

Qui te ria si loin des hautes voutes ? Et n'y a-t-il
Comment eut lieu la chute et du grand
de l'or ?

Le noble habit, et ample, et le voile aussi blond que
travaux duraient quoi tu perdis

Forte parvint par d'uels moyens à te soumettre à d'uels
Qui est-ce qui t'a trahi ? Quelle piissance

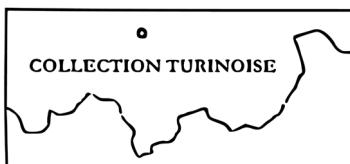
Contre quel adversaire as-tu brisé l'épée immense ?
Et les armes, où sont-elles, la valeur et la constance ?

Pourquoi ? Pourquoi ? Qui sont la force antique
N'affirme pas : elle était grande, ne l'est plus ?

Quel homme, écrivant ou parlant,

Quand lui souvient d'alors comment tu fus,

N° 1, novembre 2025
collectionturinoise.fr
Traduction : Alix Le Drenn,
Robert Antée
Image : *Veduta di Castel del Monte durante il periodo invernale* (détail),
Archivi Alinari, Florence



A l'Italie
Giacomo Leopardi

Je te parle, ma patrie, je vois les murs, les arcs,
Les colonnes, les statues et je vois les désertes
Tours de nos ancêtres,
Mais la gloire non pas,
Ni ne vois le laurier ni le bronze dont furent
Chargés nos pères, anciennement. Et faible maintenant
Tu montres le front nu, nue la poitrine.
Et combien de blessures, et quelle
Pâleur, et tout ce sang ! Mes yeux te fuent,
Dame plus belle que les femmes ! Moi je demande
Au ciel, au monde, de me dire, oui : dites-moi ;
Qui l'a réduite ainsi ? Mais voilà pire,
Puisque ses bras croulent tous deux sous maintes chaînes,
De sorte que, par terre, assise et les cheveux
Déliés et découverts,
Elle mise en l'oubli, l'inconsolée,
A tourné vers les pieds son visage qui pleure.
Pleure, c'est de raison mon Italie ; tu étais née
Pour vaincre les nations,
Avec le sort en aide ou contre lui.

Tes deux yeux, s'ils versaient
Ta plainte énormément comme des sources,
larmoieraient encor trop peu
Devant le tort que l'on t'a fait, la honte que tu souffres ;
Finir pauvre servante, toi qui commandais.